

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Poésie : L'héritage, par Chs Fuster.—Nouvelle canadienne : Une victime d'amour, par Mathias Fion.—La conversion d'un époux, par Mari-Louise.—Notes et faits.—M. Ferdinand Bédard.—L'Albani, par Germain Beaulieu.—Chronique, par Geneviève.—Nos gravures : Le cardinal Manning ; La famille du prince de Galles ; La famine en Russie ; Evictions en Irlande, par J. St. E.—Pauvre petite, par Herminie.—Étymologies, par P. G. R.—Choses et autres.—Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carman (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Son Eminence le cardinal Manning ; S. A. R. le duc de Clarence et Avondale ; La princesse Victoria-Marie de Teck ; L'Albani ; Raoul de Martigny.—Le prince de Galles et sa famille.—La famine en Russie : à la recherche des villages où l'on a emmagasiné à la dérobée le grain volé.—Eviction de pauvres familles irlandaises, dans la ville Halborn.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 6 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Parlons moralité, un peu, lecteurs ; n'est ce pas que cela vous ira dites ? Ne serait-ce qu'à titre de diversion aux immoralités sans nombre dont les émanations ont envahi l'atmosphère où nous nous agitons, durant ces temps derniers, que nous y verrions déjà utilité.

Mais je soutiens qu'il y a plus : le côté pratique de pareil sujet se révèle de plus en plus, de mieux en mieux. Au fait, mes bons amis, savez-vous bien, qu'au train où l'on y va, la délicatesse de

nos mœurs canadiennes, devenue proverbiale, grâce aux complaisances de cette bonne dame Renommée, sera chose du passé avant longtemps. L'excellente commère, en vouant ainsi à notre louange une bonne cinquantaine de ses cent bouches, de classique mémoire, nous aura peut-être rendu un bien mauvais service. Car, sans être pessimiste le moins du monde, on sent que, pour peu que ça continue, il va falloir, hélas ! choir du piédestal.

* * J'ai parlé d'immoralités sans nombre. Et pourtant je ne veux pas faire la plus légère allusion aux prétendus scandales qui montent comme un essaim de nuages épais dans notre ciel politique et l'obscurcissent ; momentanément, je m'en flatte. Voilà des particularités qui ne me regardent pas, mais pas du tout, vous comprenez... du moins, comme chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ.

Non, le foyer d'infection immorale que je voudrais contribuer à éteindre, dans la mesure de mes faibles moyens, est plus menaçant encore peut-être, car il est plus intime. J'entends parler des choses de l'esprit, et comme le mal revêt mille formes diverses pour nous circonvenir, sous cette étiquette, occupons nous d'abord du théâtre.

* * Le théâtre : personne n'ignore quelle école de mœurs ça peut être que le théâtre, toute puissante pour le bien comme pour le mal, mais plus encore pour le mal que pour le bien. Etant donné, en effet, notre pauvre cœur humain avec ses faiblesses inhérentes, il est vingt fois plus facile d'y infiltrer le goût du vice, jouisseur et presque toujours triomphant, que celui de la vertu persécutée et source de disgrâces, le plus souvent.

Et le théâtre moderne s'est donné pour tâche, il semble, de "rendre attrayant le vice et de le faire aimer en le personnifiant sous les traits les plus charmants" ; ainsi s'exprimait un illustre prédicateur de notre ville de Montréal, il n'y a pas longtemps.

C'est étonnant de voir avec quelle facilité inquiétante ce genre de théâtre libre entre en franchise parmi nous, maintenant. Il y a quelques années à peine, on l'eût, Dieu merci, prohibé avec indignation. Aujourd'hui, il a ses coudees franches, et ce qu'il y a de plus désolant encore, c'est que sa clientèle augmente, augmente d'année en année. Si bien que les derniers vingt mois nous ont valu l'établissement de quatre ou cinq de ces nouvelles boutiques de drames sensationnels, de ces salles d'échantillons de spectacles équivoques.

* * Quand furent jetées du haut de la chaire, à un auditoire mondain, comme un avertissement que les circonstances rendaient nécessaires, les paroles que je citais plus haut, Sarah Bernhardt, la dive Sarah, comme on la nomme encore par convention, était dans nos murs... de théâtre.

Chaque soir, une foule avide allait applaudir la grande tragédienne. Comment récompensait-elle leur empressement, leur encouragement sympathiques ?—En leur coulant subtilement la passion dans les veines, en les laissant en proie, au sortir de ces capiteuses soirées, à mille désirs déréglés, à mille imaginations folles qui font le tourment des âmes.

Voilà, entre cent, l'un des bienfaits du théâtre. Voler notre pitié aux véritables malheureux pour la vouer à d'ignobles victimes de la passion, gâter nos cœurs en y faisant germer de faux sentiments de commisération, personne ne l'ignore, c'est là que la brillante artiste cherche,—et trouve, par malheur,—ses plus marquants succès.

Encore cette fois, elle n'a pas failli à la consigne. Son répertoire en fait foi, même pour ceux qui, suivant des avis apostoliques et paternels, se sont abstenus d'aller apporter leurs suffrages à son apothéose de mauvais aloi. Suffit des noms des drames où elle a paru : *La Tosca*, *Adrienne Lecouvreur*, *Pauline Blanchard* et *Cléopâtre*.

Comme les amateurs du véritable théâtre, digne de ce nom, celui qui a une fin morale et moins matérielle, ont bien mieux aimé madame Bernhardt, à sa tournée d'avril 1891, dans ce drame chrétien,

sublime de grandeur et de vérité, *Jeanne d'Arc* ! Un grand journal de cette ville l'a dit déjà, et je me plais à le répéter.

* * Mais l'étoile théâtrale, à la gloire cosmopolite, a passé, rapide comme un météore, et a déjà fui nos parages. En applaudissant à son talent réel, on oublie un peu le genre tout à fait faux, au point de vue de l'art véritable, par elle cultivé.

L'exemple reste, cependant, durable, pernicieux. Que de nombreux fervents ne vaudra-t-il pas au théâtre ! Ils iront assidûment, et qu'y verront ils ? Neuf fois sur dix, le même navrant et monotone spectacle du vice reléguant dans l'ombre la vertu, triomphant par ses intrigues de la loyale naïveté qui distingue celle-ci, d'ordinaire.

Quelle école pour les mœurs, n'est-ce pas, quelle déplorable école ! N'a-t-on pas raison de s'en alarmer ?

Car, on a beau dire, insensiblement on se laisse gagner à l'appât de ces mirages trompeurs. Comme sans s'en apercevoir, on en vient à s'ingénier pour réduire en pratique les théories archi fausses recueillies au théâtre.

Compatriotes, veuillez m'en croire, notre bonhomie s'en va. Faut-il qu'aux flots du modernisme nous abandonnions ainsi, lâchement, comme de tristes épaves, les plus belles traditions des aïeux ? A l'instar des peuples en baisse, serions-nous condamnés à être, avant longtemps, tout autres que nous mêmes ?

* * Si encore le théâtre, et le théâtre à outrance dont nous souffrons déjà, voulait bien se contenter de pervertir ou tout au moins de désorienter ceux qui vont à domicile rechercher ses faveurs.

Mais non, son programme est plus vaste et son action se répand au dehors. Il faut bien qu'il se fasse sa clientèle, et de là étalage au grand jour de ses attrait indécents. En notre fin de siècle qui suinte la réclame, celle du théâtre s'affirme sous nos yeux comme un des plus regrettables délits de presse.

Ça n'est plus de notre temps qu'il y ait des mystères spécialement réservés à la scène, laquelle a coutume de s'alimenter de cette pacotille-là. Oh ! bien non, l'affiche, de toutes formes et de toutes couleurs, a gaillardement levé le voile, et tout paraît à ciel ouvert.

Les désœuvrés, trop faciles clients des théâtres, ne suffisaient plus à l'appât de ces insatiables montreurs de lanterne magique vivante. A présent, l'homme d'affaires qui circule dans nos rues les plus commerciales rencontre partout sous sa vue d'immenses placards où les choses les plus cocasses cherchent à forcer son attention.

Et quels dessins, juste ciel, impose-t-on à nos yeux ! Des bariolages rien moins qu'artistiques, capables tout au plus d'éveiller l'idée de choses inconvenantes au dernier point, lorsqu'elles ne sont pas foncièrement indécentes.

Voilà ce qu'on expose en permanence, avec un changement journalier de décor, mais toujours dans les mêmes tons. C'est un véritable attentat public, car en face de ce spectacle déplacé, immoral, écœurant bien souvent, l'homme éprouve comme un violent sentiment de répulsion, lorsqu'il ne détourne pas la tête, la femme baisse les yeux pour cacher sa confusion, et l'enfant, qu'une fatale curiosité attire parfois, sent naître dans son esprit des idées, dans son cœur des entraînements qui vont causer sa perte, peut être, à courte échéance. Pauvre irresponsable celui-là au sujet duquel la société se repentira, un jour, d'avoir été si peu clairvoyante !

* * Et tous ces abus-là contre la moralité, contre le bon goût le plus élémentaire se réclament de l'art. L'on entend, chaque jour quelques illusionnés, soi-disant convaincus, revendiquer bien haut pour ces contrefaçons odieuses la liberté, digne et pleine de réserve, que l'on n'a pas coutume de marchander à l'art véritable.

Oh ! si l'on comprenait mieux la nature de l'art vrai, comme on serait bien moins sujet à ces aber-